

Dr. Leila Louise Hadouche Dris
Université d'Oran



Energies Algérie n° 12 - 2011 pp. 283-286

Lecture de *Naufrage d'une destinée* de Dalila Hassain-Daouadji
Dar el Gharb, Oran, 2006, 240 p. ISBN : 9961-54-689-X

Comment parler de l'Algérie après Auschwitz, le ghetto de Varsovie et Hiroshima ? Comment faire afin que tout ce qu'il y a pourtant à dire puisse être encore entendu et ne soit pas absorbé par cette immense nuée démoniaque qui plane au-dessus du monde depuis tant d'années ne se dissolvent pas dans l'enfer de la banalité dont l'horreur a su s'entourer et nous entourer Mohamed Dib, « Postface » de *Qui se souvient de la mer*, 1962, Paris : Seuil, p. 189.

Chirurgien dentiste de formation, membre de la fondation de l'Emir Abdelkader et du petit lecteur, Dalila Hassain-Daouadji compte à son actif de nombreux écrits dont *L'écho de mon cri* et *L'écorchée*. En 2008, elle publie un roman intitulé *Fêlures du silence* à Dar el Gharb et en 2009 un essai *L'Emir au-delà du temps* aux éditions Casbah.

Naufrage d'une destinée est publié, en 2006, aux éditions Dar el Gharb. Ce roman qui compte 240 pages est ce qu'on appelle communément un roman historique, un genre que semble particulièrement affectionné Dalila Hassain-Daouadji lorsque l'on parcourt l'ensemble de son œuvre. L'auteure, tout à son entreprise visionnaire, donne langue à un nouveau « Dit de l'Algérie ». Le roman est la grande épopée d'une famille originaire de Mazouna établie à Tlemcen soudée autour des parents, seuls garants de l'unité et des origines familiales ainsi que de la tradition et de l'histoire.

Naufrage d'une destinée est un roman où s'entrecroisent harmonieusement poésie, tradition, religion et musique. Le récit est, tour à tour, témoignage sur l'histoire des grandes familles, sur la condition humaine et sur l'histoire ancienne. Tout au long de la narration, les scènes de la vie familiale côtoient les faits historiques authentiques et vérifiables. Ainsi, la description de la cérémonie des noces du fils de Si Abdelkader avec Zina (pp.61-70) fait écho aux chapitres les plus illustres de l'histoire de l'Algérie (la colonisation, les faits d'armes, etc.). Chaque événement, jusqu'au plus anodin, chaque réunion familiale est une occasion pour mettre en éveil la mémoire du patriarche et feuilleter l'histoire. C'est par une écriture riche en repères mystiques et en allégories

puisées dans la culture algérienne que Dalila Hassain-Daouadji réécrit sa version de l'histoire de l'Algérie, de cette Algérie multiconfessionnelle, pays des écoles coraniques et du hawfi, berceau de la révolution de 1954 mais aussi celle de la décennie noire. Dans cette fresque historique, chaque personnage est investi d'une mission précise, celle de représenter un épisode de cette histoire.

A commencer Si Abdelkader, le patriarche de la famille. Descendant d'une lignée de commerçants, ce couglouli¹ d'origine, natif de Mazouna, est décrit comme un père et un grand-père tendre et respectueux des traditions, un homme de principes respecté pour sa sagesse et son humilité. Féru de Bossuet et passionné par l'histoire des civilisations, licencié de Lettres françaises et adepte des sciences exactes, Si Hadj Abdelkader est la mémoire vivante du clan. En sa compagnie, nous remontons le temps et voguons à travers les siècles à la découverte de nos origines arabo-musulmanes. Suspendus à ses narrations, nous voyageons hors du temps et en de lointaines contrées. Avec lui, nous allons en pèlerinage à travers les rues de la glorieuse Grenade de l'Afrique du nord. Nous visitons ses kessariya ainsi que son célèbre mausolée dont les murs résonnent de la devise de son saint-homme : « Dis Allah et abandonne tout ce qui est matière si tu désires atteindre le vrai but » (p.10). En parfait pédagogue, Si Abdelkader nous initie à la doctrine des soufis d'Andalousie et nous emmène sur les traces de Mouhieddine Ibn Arabi et d'Ibn Omar Khamis, poète mystique.

Lalla Nfissa, l'épouse de Si Abdelkader, n'est pas moins intéressante que son mari. Son amour pour ses enfants, son intérêt pour tout ce qui est en rapport avec l'art d'entretenir son intérieur et son penchant pour la bonne cuisine et les belles choses en font une femme et une mère accomplie. Rien ne lui échappe : la cuisine, le chant et même l'art de filer la laine. Généreuse, Lalla Nfissa l'est tout autant que son époux lorsqu'il s'agit de transmettre les savoirs ancestraux. Les contes et légendes qu'elle raconte à ses filles et petites-filles pour animer les soirées familiales sont captivants. Ses récits sont passionnés et emprunts de nostalgie. Lalla Nfissa est une valeureuse gardienne des traditions, elle sait que le « message qu'elle transmet, d'autres les décrypteront » (p.51)

Mourad, un des beaux-frères de Si Abdelkader. Ce digne descendant des Béni-Chougrane, neurochirurgien de renommée, représente ces gens qui fuient la « clochardisation » des villes algériennes pour des cieux plus cléments. Mourad émigre en France. Face à l'indifférence et à la xénophobie dont il est victime au quotidien, Mourad parvient tout de même à se faire une place dans un pays où seuls les souvenirs de son enfance algérienne, les soirées ramadhanesques passées en famille et la chaleur du soleil lui permettent de tenir. A ses enfants, il enseigne la tolérance, le respect, l'amour de l'autre et les préceptes de l'Islam.

Shemseddine, fils de Si Abdeslam. Cet adolescent qui vit avec son père a été abandonné par sa mère. Il est accueilli par Zina et Zoubida. En perte de repère et en manque d'affection, Shemseddine est livré à lui-même. Tout contact avec son père est devenu impossible. Pour fuir les incessants questionnements qui le taraudent sur les raisons qui ont poussé sa mère à l'abandonner, il sombre dans l'alcool et touche aux drogues douces, pour ensuite se shooter aux neuroleptiques et aux drogues plus dures. Pour se procurer ses doses quotidiennes, il vit de petits larcins, puis se lance dans des vols plus importants. Il tente de se suicider et est même interné en psychiatrie pour une cure de désintoxication avant de se réconcilier avec son père et de quitter de la ville en sa compagnie.

Hssissen, pour finir, le rescapé des escadrons de la mort. Originaire d'un village proche de Relizane, ce jeune homme a assisté au massacre de sa famille par un groupe de barbus hirsutes. Traumatisé par les scènes d'horreur auxquelles il a assisté, Hssissen erre à travers les rues de la ville. Seul dans un monde dont il se sent depuis totalement étranger, il subsiste grâce à la générosité des gens du quartier qui lui assure pitance et toit. Ses journées, Hssissen les passe en se rendant utile à la communauté ou en nettoyant les trottoirs avant de s'installer face à la mer pour observer les bateaux, sans désir aucun ni autre but. Sa vie est « devenue aussi noire que l'intérieur d'une tombe, inscrivant en lettres de sang, les cendres de son histoire dans sa mémoire traumatisée » (p. 225)

Naufrage d'une destinée est un texte qui nous touche particulièrement, nous procure plaisir et peine à la fois. Les nombreuses références littéraires, historiques, philosophiques et spirituelles que distille l'auteure au fil de son discours lui confèrent un aspect composite et hétérogène qui fait penser à ces boutiques de schipchandler². Les mots empruntés à l'arabe dialectal et disséminés çà et là à travers la narration finissent à le rendre plus familier, donc plus agréable à lire. A l'opposé, les passages où elle parle du terrorisme aveugle et des massacres font froid dans le dos. En plus d'être une série d'évènements dont on peut toujours déplacer ou questionner le cheminement, le roman est borné et se prête à une seule et unique interprétation, celui du naufrage d'un pays au passé glorieux : l'Algérie. Le titre est d'ailleurs très symbolique en ce sens que Dalila Hassain-Daouadji recourt à une figure de style pour dénoncer indirectement le renversement de l'histoire et la confiscation d'un destin qui s'annonçait autre. Le choix d'un titre métaphorique est incontestablement un choix prémédité. Présent dans le récit, le titre fonctionne comme un embrayeur et un modulateur de la lecture. C'est dans cet esprit que doit se faire la lecture de *Naufrage d'une destinée*, un texte qui interroge à sa façon l'algérien dans son rapport à la situation désastreuse que traverse le pays. En effet, l'écriture est innervée d'un bout à l'autre par le désir de mieux saisir les raisons qui ont mené le pays au naufrage de sa jeunesse et de ses ressources naturelles ainsi qu'aux massacres et à l'intolérance. L'auteure énumère les œuvres et les évènements héroïques comme pour mieux signifier la chute qui s'ensuivra. La fin du roman est d'ailleurs aussi tragique que les débuts sont poétiques. Les personnages se consomment petit à petit et se meurent brutalement comme le pays qui les voit naître : Si Abdelkader connaît, avant sa mort, l'exil de son corps et cela durant de longs mois de maladie, Setti sa fille aînée est égorgée lors d'un faux barrage. Quant à Zina, sa bru, elle combat une sclérose en plaques alors que le pays vit au rythme des attentats quotidiens et des tueries en série et Hssissen ne prononcera plus un mot après le massacre de sa famille.

Comme nombre de ces écrivains qui souffrent de « Nostalgie »³, Dalila Hassain-Daouadji crie son amour pour l'Algérie visiblement touchée par les malheurs qui se sont abattus sur le pays. Ses personnages lui sont pratiquement familiers tant nous la sentons proche d'eux. Son appréciation du devenir de l'Algérie est très subjective, elle n'hésite pas d'ailleurs à intervenir directement dans son récit notamment lorsqu'elle justifie le mutisme dans lequel s'enferme Hssissen après le meurtre de ses parents. « Peut-on changer un destin », s'interroge-t-elle à la fin du roman? La romancière est du moins perplexe : elle a son idée sur la question tout comme Si Abdelkader d'ailleurs qui, lui aussi, prédisait ce naufrage (p.145). Ce qui est certain pour Dalila Hassain-Daouadji, sa préoccupation principale probablement si l'on en juge par l'ensemble de son œuvre, c'est de maintenir éveiller cette mémoire qui refuse de mourir. L'histoire de l'Algérie doit être préservée, protégée de la violence et de l'oubli. Importe moins le destin des

personnages que la mission que l'écrivaine semble vouloir endosser : écrire pour ne pas oublier, écrire sans craindre de tomber dans la banalisation de l'usure.

Notes

¹Fils de Turc et d'Algérienne. L'auteure en donne la définition à la page 26 du roman.

²Un Schipchandler est une sorte de bazar où l'on trouve de tout.

³ L'expression est de Jacques Derrida.